

## **L'insulte, arme du futur ? Gestes insultants en corps et en paroles**

Sophie Fisher

LIAS – Institut Marcel Mauss (IMM)

École des Hautes Études en Sciences Sociales

### **Résumé :**

L'*insulte* est l'étrange résultat de l'interaction entre un mouvement du corps subit, rapide, *spontané* et d'une articulation sonore souvent confuse, toujours puissante, forte en sonorités, le tout adressé à un *autre* de telle manière qu'il se sente agressé, offensé, dérouteré dans le meilleur des cas, et toujours interpellé.

Vis-à-vis, face-à-face, une superbe situation de co-énonciation dans laquelle l'énonciateur organise, dès le départ, la suite des échanges verbaux et/ou gestuels.

A partir des gestuelles italienne et argentine en particulier, telles qu'elles ont été répertoriées, illustrées ou représentées et de leurs corrélats verbalisés : gros mots, insultes, injures, on essaiera de repérer et d'étudier constantes thématiques et procédures itératives dans le cadre de la théorie de l'énonciation.

### **1. Introduction**

Le titre même de cette présentation est ambigu, car « normalement » une insulte est une expression verbale, haute en sonorités, quelquefois indiscernable en tant que suite de paroles et ayant toujours une cible à proximité.

Privilégier le *geste*, le corps comme arme de l'insulte, pose immédiatement la question de la co-énonciation qui met au premier plan l'interaction, le face-à-face, le moment précis de l'événement insulte.

Mais si l'insulte renvoie à l'instant, à la confrontation, il reste que – dans une société où de plus en plus on retrouve les interactions dans du différé, du fictif, sinon du fictionnel, à travers les innombrables supports interactifs – la question que nous posons change de registre.

Le **corps** qui peut agresser – et qui le fait dans les face-à-face – trouve une autre place, il est *image*, quelquefois évanescence comme dans des *chats* où s’entrecroisent figurations symboliques (à travers l’interprétation des touches du clavier comme des visages, des sourires ou des grimaces) mais aussi protagoniste de nouveaux types d’échanges où on peut agresser, vilipender, insulter, sans pour autant « donner » de sa personne. L’interaction est différée.

## 2. Les supports médiatiques

Et cela nous renvoie à une autre situation qui, elle aussi, oriente l’insulte – ou l’injure – à partir de l’énonciateur, c’est celle de la **presse** qui se fait écho soit de discours, soit de situations qui impliquent un acte injurieux. Un exemple récent peut nous aider à en comprendre l’importance.

En Italie, il y a quelques semaines, une énorme affaire d’interférences téléphoniques concernant le Président Napolitano et son conseiller Loris D’Ambrosio se termine tragiquement : ce dernier meurt d’un infarctus.

Titre de *L’Unità* du 27 juillet 2012 : « Napolitano : D’Ambrosio ingiurato ». Et dans le texte :

[Il capo dello Stato :] contro di lui una campagna violenta e irresponsabile di insinuazioni e di escogitazioni ingiuriose.

On peut voir ici le passage de l’injure *in situ* à l’injure argumentée : c’est par cette suite d’interférences – dans une situation a priori incompatible avec les règles de gouvernance – qu’on franchit les limites du politiquement correct.

Or nous nous trouvons ici dans une méta-situation d’énonciation : un Président, un groupe politique qui revendique l’action et le media qui en constitue le cadre. Tout en construisant par cela même une distance qui transforme le statut de la polémique.

Cela n’est pas sans rappeler, lors du décès de Charles de Gaulle, et faisant allusion à un fait divers, le titre de première page d’un journal satirique ayant attiré les foudres de la censure dans la France des années 70 : « Bal tragique à Colombey. Un mort ».

Et nous sommes ici dans le politique où l'art de la métaphore, de l'allusion joue très souvent. Or de plus en plus les supports média se renvoient la balle, la presse écrite – non satirique comme le *Canard enchaîné* – cible les autres supports, tout en les mettant en évidence, et donc en leur donnant la publicité qu'ils recherchent.

Titre du *Parisien* (22 mai 2012) :

Gros mots, sexe, insultes. LA RADIO EN FAIT-ELLE TROP ? Les expressions grossières abondent sur certaines stations à des heures de grande écoute. Des écarts de langage qui ne choquent pas tant que cela un public habitué à la gauloiserie.

Et voilà : la gauloiserie sert d'alibi :

La radio ne surveille plus son langage / Mettre en place une censure serait dérisoire (Gilles Guilleron) / À l'antenne on parle vrai (Yves Bigot, patron des programmes de RTL), Attention les oreilles !

Ajoutons un relevé des émissions de la journée :

Une *fellation* au petit déjeuner, Des *bites* sur la route, *Baiser* comme un castor au goûter, Que de *cons* en soirée !

Dans un mode plus correct *Le Monde* aussi s'occupe de la violence langagière : il s'agit cette fois du *blasphème* et de sa réapparition fulgurante après des siècles d'effacement. Claude Postel (2004), dans son *Traité des invectives au temps de la Réforme* montre l'importance de cette interpellation violente lors des guerres de religion en France et il conclut son introduction avec une citation de Roland Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture* :

Les grossièretés ne signifiaient rien. Mais elles signalaient. Quoi ? Toute une situation révolutionnaire.

Deux exemples – pris dans *Le Monde* du 9 décembre 2011 – illustrent la question. Il s'agit de deux pièces de théâtre présentées l'une au Théâtre du Châtelet, l'autre à celui du Rond-Point et toutes deux portant sur l'image du Christ.

Celle de l'italien Romeo Castellucci : *Sur le concept du visage du fils de Dieu*, et l'autre de l'hispano-argentin Rodrigo García : *Golgota Picnic*. La première mettait sur la scène une représentation d'un tableau classique avec le visage du Christ, la seconde consistait en un pique-

nique sur le Golgota avec « hamburgers et au moins 5 fruits et légumes ». Le texte commence ainsi :

[Un Christ suivi par :] Douze hommes seulement parmi les millions qui l'avaient écouté. Douze paumés parmi des millions : le genre de statistiques qui t'oblige à te retirer de la politique, cet art douteux, mais lui, non, il est resté sur le pied de guerre jusqu'à la fin... le calvaire qu'il a vécu n'est pas plus douloureux que celui de n'importe quel employé de la poste, le calvaire d'une vie dépourvue de sens, comme n'importe quelle vie, pareille que la tienne.

Comme l'indique le titre de la page du *Monde* : *Chez Rodrigo García, le sauveur, c'est le verbe*. Mais cela n'a fait qu'exacerber les intégristes catholiques au point de chercher à bloquer les entrées des théâtres et de manifester bruyamment jusqu'à provoquer l'intervention de la police. On n'est pas loin des caricatures danoises d'y il y a quelque temps.

Pour terminer avec cette parenthèse portant sur les supports média, une ancienne page de *Libération* du 12–13 janvier 1985, sous l'intitulé : *Une place à prendre* nous informe qu'à :

#### **Londres : le rabbin licencieux pourra roupiller le samedi**

Un bon rabbin ne doit pas alimenter la Tora de propos salaces, rigoler à tout bout de champ, faire la grasse matinée et se produire dans un numéro de duettistes au nom douteux de « Mazel and Tov ». Qu'à cela ne tienne, riposte Cliff Cohen : rabbin chômeur cherche impresario...

Dans son texte *Le droit au blasphème* (1989), Orlando de Rudder écrit en quatrième de couverture :

Il est interdit d'interdire. Que les croyant croient. Mais qu'ils acceptent nos blasphèmes. Ce ne seront toujours que bien peu de choses par rapport à leurs meurtres. [...] Qu'ils se taisent et ça ira. [...] Nos démocraties bourgeoises n'ont que le droit à opposer à la barbarie. [...] C'est donc un droit que je réclame. Celui d'attaquer les dogmes, les fois, les religions, les rites et les croyances, les personnes divines et leurs affidés. Le blasphème est le fondement de la démocratie.

On est bien loin de cette proposition, même lorsqu'on s'intéresse aux excès langagiers et que l'on tient à comprendre la complexité des interactions énonciatives.

### **3. Gestes/parole**

Dans les cas que nous avons cité il s'agit surtout de « mises-en-scène » qui renvoient aussi bien à la vie quotidienne qu'à des comportements sociaux focalisés pour être fondamentalement mis en

cause. Au nom des règles de « bonne » société, de comportements partagés, de « manières de table » comme l'on disait il y a fort longtemps.

Il reste que dans les comportements « spontanés » aussi bien langagiers que corporels, l'excès, l'aller au-delà des normes soi-disant communes, devient une pratique non-consciente, habituelle, et qui dans certains cas implique de profonds changements dans la langue parlée. Une langue qui allie – comme je l'ai suggéré – la parole au geste. Mais dans des proportions qui varient d'une langue à une autre, d'une situation d'énonciation à une autre.

Les exemples qui m'intéressent viennent de deux situations « complexes » : La *gestuelle* qui sert de langue dans certaines zones du sud de l'Italie, en particulier la région de Naples, et l'*orale* qui fait appel à l'interjection violente, ce qu'on appelle des grossièretés, en Argentine surtout mais aussi dans d'autres zones de l'Amérique Latine.

Dans les deux cas l'exprimé relève soit de l'interpellation plus ou moins violente, soit de l'insulte mais aussi – et c'est le paradoxe – de l'*habitus* linguistique.

Quelques exemples pour ce dernier cas. Deux personnes se rencontrent à Buenos Aires et voilà un premier échange :

- Hola **boludo**, como estás?
- Yo, bien y el **bolas** de tu hermano?
- No **jodás** pibe, sabés que no lo veo!
- Y bueno... que tengas un buen día, **carajo!**

Et de même au téléphone portable :

Che boludo, llego enseguida, esperame! chau!

Cette dernière je l'ai entendue plus d'une fois dans le bus.

Il y a peu de temps encore dans un bistrot parisien trois colombiens s'échangeaient : « pero boludo, llegaras tarde... » dans une suite de phrases où le même mot se répétait inlassablement. Une sorte de point-virgule, de ponctuation discursive. Celle-là même que nous retrouvons dans certains gestes des mains dont les napolitains – selon le restant des italiens ! – semblent en être la caricature.

Comme l'écrivait déjà Giuseppe Pitrè dans *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano* (1899) :

Il s'agit de mouvements souvent à peine esquissés, souvent peu voyants, toujours difficiles à traduire en paroles, à faire comprendre à celui qui cherche à les connaître. Pour cette raison j'ai dû renoncer à une grande partie des gestes, que la plume est inhabile à représenter.

Or une question se pose, celle du statut de cette utilisation de termes offensifs en tant qu'exclamations, sorte de modalités discursives, pour ponctuer l'échange verbal. Puisque c'est fondamentalement dans l'oralité que nous trouvons ces occurrences, ou alors dans des transcriptions auxquelles il manque souvent l'accent, la force et le ton de la voix. Une voix qui – elle aussi – fait partie de cet échange verbal.

Avant de passer à un autre domaine cela me rappelle une image amusant : celle de deux dinosaures sur un rocher regardant l'arche de Noé et l'un dit :

**Putá !, ¿era hoy?** – La extinción de los dinosaurios.

Et je ne veux pas revenir au « cri primal » dont le Président de Brosses, entre autres, en a fait le propre de l'homme...

L'essentiel de ces interjections – car même s'il s'agit d'interpellations, elles ont la forme phonologique minimale voisine du cri – se produisent en situation de co-énonciation, qu'elle soit effective ou alors fictive. Le *Cri* – celui du tableau de Munch – où dans la solitude du pont, la bouche, le corps de la femme nous interpellent, nous obligent à en faire part.

Mais dans tous ces cas nous sommes en dehors des discours construits comme violences verbales jouant plus sur le contenu que sur le référentiel en situation. Il n'est pas sans intérêt de rappeler la grande quantité d'études faites en France – et pas seulement – sur le fameux langage des jeunes. Dans une étude faite sur le *Fonctionnement injurieux des prédicats verbaux en japonais* (2001) Iwauchi Kayoko montre d'une part que la réitération de termes forts comme : *à mort, crève, imbécile, fou* etc. relevés sur un corpus d'adolescents entre 15 et 17 ans, et que l'importance de la transgression verbale des convenances d'autre part, constituent l'une des forces de l'insulte. Et cela

dans une langue très socialement contrainte dont on pourrait penser que l'excès est pour le moins « rare ».

#### 4. De l'oral à l'écrit : la violence verbale

Il est intéressant de remarquer que toutes ces interpellations, interjections et manifestations de violence sont exclusivement orales et tiennent donc compte aussi bien du geste, les mouvements du corps étant décisifs dans certains cas, que du son/parole. Car dès que l'on passe de la simple ritournelle (cf. *p'tit con, boludo, carajo, cazzo...*) à des expressions plus complexes relevant du discursif, on passe – dirais-je – de l'*insulte* à l'*injure*.

Ce dernier cas de figure me semble être plutôt propre à l'écrit, sauf dans des cas très particuliers, relevés dans certains « manuels » qui sont les témoins de ce passage, de cette formalisation. Et que l'on retrouve en français et en espagnol, en particulier dans des écrits satiriques, politiques ou visant le débat « violent ».

Deux textes portent le même titre : *L'art de l'insulte* : 1) l'un en français par Elsa Delachair (sic !) : *Une anthologie littéraire* (2010), 2) l'autre en espagnol par une série d'auteurs : Juan de Dios Luque, Antonio Pamies et Francisco José Manjón, *Estudio lexicográfico* (1997) tous deux par leurs sous-titres essaient de s'intégrer dans la 'normalité' des analyses littéraires.

Dans ce dernier cas il s'agit d'une manière de « désamorcer » l'insulte en la trouvant chez LES auteurs acceptés, lus, importants pour la « culture » française. C'est donc le choix du texte français. Petit florilège d'auteurs : Raymond Queneau, Jules Renard, Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, André Chénier, Paul Scarron, Molière, Jean Genet, Émile Zola, Albert Cohen, Antonin Artaud, François Rabelais (bien sûr !), Pierre Dac, Erik Satie, Voltaire, Alfred Jarry, mais aussi Pierre l'Arétin, Catulle, Francisco de Quevedo, Aristophane...

Petits textes ou phrases isolées, c'est bien parce qu'elle provient d'auteurs connus que l'insulte devient un « Art » comme celui des « arts de la langue » (cf. *Arte de Grammatica da Lingoa mais vfada do Brafil*). Ce qui a permis aux langues « vulgaires » d'avoir leur description et leur mode d'emploi.

Quant à l'édition espagnole, elle est thématique et parcourt un lexique attendu : « Le métier le plus vieux du monde, Le sexe des anges, Et la famille, ça va ?, Mens sana in corpore sano, Le culte de l'image, Les (justement) oubliés, Vices publics – vertus privées »... Entremêlant textes courts, proverbes, euphémismes et leur interprétation, elle aussi se réclame de ces *Artes de la lingua* qui ont servi à décrire les langues du Nouveau Monde, une sorte d' « insulte » aux grammaires des langues 'vraies' le latin et le grec bien sûr...

Si ces deux textes se réclament en quelque sorte de la légitimité des approches langagières, il arrive que l'on trouve aussi des manuels ou des guides pour ces excès langagiers. Deux exemples récents pour finir : John-Harvey Marwany présente *Lettres d'insultes. Mon guide pratique de correspondance institutionnelle et commerciale*, publié à Rennes en 2008, l'autre – de la même année – de Yvonnick Denoël est un simple : *Manuel de lettres d'engueulade*.

Tous deux s'inscrivant dans la tradition des lettres pamphlétaires, des opuscules dénonciateurs ou bien – et l'on passe à du représenté – à la caricature dont Forain est un parfait exemple.

## 5. Enfin...

Dès qu'on essaye de mettre un point final à ce genre d'enquête surgissent de nouvelles formes de cette interaction qui passe du gestuel au langagier, de la parole à un support figural (dessin, écriture) Or ce qui central – et qu'on ne peut ignorer – c'est la *co-présence* (concrète ou allusive) de l'interaction. Et cela suppose un énorme enjeu social car on ne se comporte pas gestuellement/verbalement de la même manière (et dans une même société) que l'on soit « en haut ou en bas » de l'ascenseur social – pour user d'une métaphore bien usée.

Car l'intérêt de ce type de recherche est de considérer cet échange comme un des indices les plus « spontanés » des tensions politico-sociales. Il n'y a qu'à penser aux « cacerolazos » chiliens qui viennent de se répéter à Madrid et en Grèce. À l'injonction du petit pamphlet de Stéphane Hessel : *Indignez-vous !!!* qui déplaça des foules dans le monde faisant d'un simple mot une arme du futur. C'est ce que j'ai essayé de dire.

Un petit supplément. Il y a trois ans, dans un village de Ligurie, des jeunes adolescents jouaient le soir sur la place de l'église romane *LA partita* contre leurs adversaires de toujours : ceux du « chef-

lieu ». Il y avait des cris, des petits écriteaux, et un bout de drap – que j’ai récupéré à la fin du match que « nous » avons gagné – : *Riomaggiore ...va cagà !!!!!*

## Références

Anchieta, Jose de 1595 : *Arte de Grammatica da Lingoa mais vfada do Brafil*. Coimbra : Antonio de Mariz.

Barthes, Roland 1953 : *Le degré zéro de l’écriture. Nouveaux essais critiques*. Paris : Éditions du Seuil.

Delachair, Elsa 2010 : *L’art de l’insulte : Une anthologie littéraire*. Paris : Inculte éditions.

Denoël, Yvonnick 2008 : *Manuel de lettres d’engueulade*. Paris : Nouveau Monde Editions.

Dios Luque, Juan de, Antonio Pamies et Francisco José Manjón 1997 : *El arte del insulto: Estudio lexicográfico*. Barcelona : Península.

Indij, Guido 2006 : *Sin palabras: gestionario argentino*. Buenos Aires : La Marca Editora.

Marwanny, John-Harvey 2008 : *Lettres d’insultes. Mon guide pratique de correspondance institutionnelle et commerciale*. Rennes : Marwanny Corporation.

Pitrè, Giuseppe 1889 : *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano*. Palermo : Libreria L. Pedone Lauriel di Carlo Clausen.

Postel, Claude 2004 : *Traité des invectives au temps de la Réforme*. Paris : Les Belles Lettres.

Rudder, Orlando de 1989 : *Le droit au blasphème*. Paris : Renaudot.

*Quando i bolognesi si incazzano*. 1992. Bologna : Santarini.

Ulanovsky, Carlos 1993 : *Los argentinos por la boca mueren. Cómo usamos y abusamos de la lengua*. Buenos Aires : Planeta.

## Publications de Sophie Fisher sur le même sujet

Tiens-toi tranquille ! Note sur l’injonction en espagnol et en français. *Linguistique, énonciation, Aspects et détermination*. Éd. S. Fisher et J.J. Franckel 1983. Paris : EHESS. 157–164. (Version italienne : *La lingua attivata, Pragmatica, enunciazione, discorso*. Éd. F. Angeli 1982. Milano : Franco Angeli. 165–174.)

A propos du self-talk: monologue ou dialogue ? *Le parler frais d’Erving Goffman*. Dir. R. Castel, J. Cosnier et I. Joseph 1989. Paris : Minuit. 209–217.

Métamorphoses : le cri, l’interpellation, l’injure. 1995. *Faits de Langue* 6 : 143–151.

L'insulte : la parole et le geste. 2004. *Langue Française* 144 : 49–58.